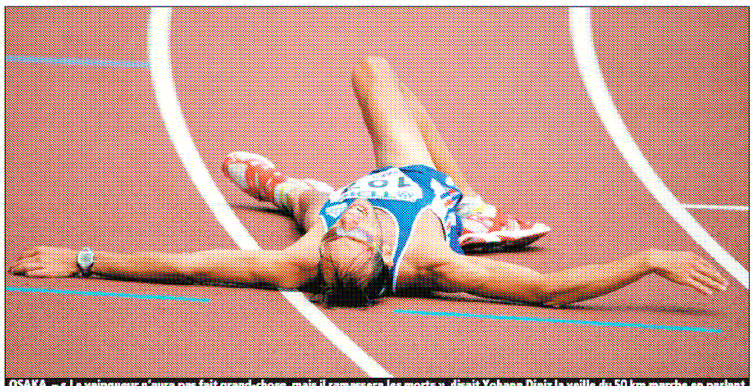
À pas de géant

Atypique et attachant, Yohann Diniz a bouleversé la marche française en un an et deux médailles.

OSAKA – (JAF)
de notre envoyé spécial

L'HURLUBERLU S'EST COUVERT d'argent. La marche lui a offert un job, des contrats et un palmarès. Du grand n'importe quoi. De grand Yohann Diniz. « *Quand il est arrivé, il faisait sourire tout le monde*, se souvient Jean-Pierre Dahm, le juge international français. *Il affichait ses ambitions d'arriver en équipe de France. Les gens disaient : "Ouais, ouais, on verra."* » Hier, le champion d'Europe a bien rigolé. Il ne lui a manqué qu'un peu de patience, un zeste de jambes et un peu moins de rouge (au tableau des pénalités) pour enboîter le pas saurlitant de l'Australien Deakes et lui disputer l'or mondial jusqu'au bout. Sa médaille d'argent donne cependant son poids de métal au bagage français qui sonnait creux. Les sourires qu'il avait fait naître, le Champenois les a bien rendus.

Il y a sept ans, il ne marchait pas. Il dansait. Jour et nuit. Enfin, surtout la nuit. Il organisait des rave-parties, il s'en mettait jusque-là, il se vivait à la marge, pas méchant, juste « *un peu truqueur* », glisse son père, Pascal, faux air de Kent, le chasseur. « *On ne pouvait pas compter sur lui. Il devait beaucoup de choses mais s'en concrétisait pas souvent.* » À l'époque, il est en rupture. De sa famille, de sa jeunesse. Ses parents l'ont eu très jeunes, à seize ans. « *Je suis un peu arrivé par surprise et j'ai servi de cobaye* », sourit le marcheur. Divorce, séjours chez les grands-parents dans le vignoble de Moussy, cohabitation houleuse avec le paternel. « *J'essayais de lui fixer une ligne de conduite*, raconte ce dernier, qui bosse dans l'achat de bois. *Il la rejetait un peu. Il a connu des expériences de vie pas faciles. Ce n'était pas la fin du monde non plus. Avec l'âge, on voit les choses différemment.* »



OSAKA. – « Le vainqueur n'aura pas fait grand-chose, mais il ramassera les morts », disait Yohann Diniz la veille du 50 km marche en parlant des conditions climatiques. Épuisé, le Rémois n'a pas gagné, mais sa médaille d'argent vaut pour lui une victoire. (Photo Jérôme Prévost)

« Le sport a été mon échappatoire »

En 2000, Diniz, vingt-deux ans, ne se voit pas beau dans son miroir. Pas sa gueule de filou qui le poursuit partout. Celle-là, il ne la changera pas. Non, c'est le temps qui passe sans que rien ne se passe. Le sentiment du futile. Si on repensait la vie par les pointes ? Le fusil ou la piste, l'armée ou l'athlé. Ce sera service civil à l'EFS Reims. « *J'ai refait du sport pour reprendre une activité physique et me sociabiliser à nouveau*, explique-t-il. *J'étais complètement parti dans un délire où tu deviens parano, où tout le monde est con… sauf toi, bien sûr ! Heureusement, j'ai eu cette petite étincelle pour me dire : "Arrête !" Le sport a été mon échappatoire.* »

Au club, l'associal Diniz s'investit et rayonne auprès des jeunes. Il tâte de la marche, ce drôle d'effort qui lui colle bien, où il faut s'inventer une liberté entre toutes les contraintes. Il accroche. Le souvenir des Paris-Colmar qu'il regardait de sa fenêtre, à Epernay, et ces sensations de vitesse si paradoxales, quand on s'échappe si loin de ce sol que le pied ne doit jamais quitter. Ça n'est encore qu'un jeu. Ça devient une vie plus tard, en 2003, quand le dégingandé, spectateur des Mondiaux parisiens, se dit qu'il voudrait bien briller de l'autre côté des barrières.

Dis, Denis, dessine-moi un avenir… Le voilà qui sollicite les conseils de Denis Langlois, le numéro 1 français. L'élève et le maître. Une relation compliquée. Entre Langlois, le vieux routier, et Diniz, l'apprenti cador, la confiance règne. Mais tout le monde les regarde de travers : quoi ? Aider le petit à ne dépasser ? Denis, t'es pas sérieux ? « *Des liens forts se sont vite installés*, confie Langlois. *Je me suis plus investi que ce que j'imaginais. Ça fait un moment que je dis à mon épouse :* " Écoute, Yohann, il est énorme !" *Mais, en même temps, je voulais poursuivre ma carrière d'athlète. À certains moments, j'ai senti des incompréhensions, des doutes. Les résultats tardaient, et même Yohann et moi, on s'est interrogés sur l'interprétation à donner à notre collaboration.* »

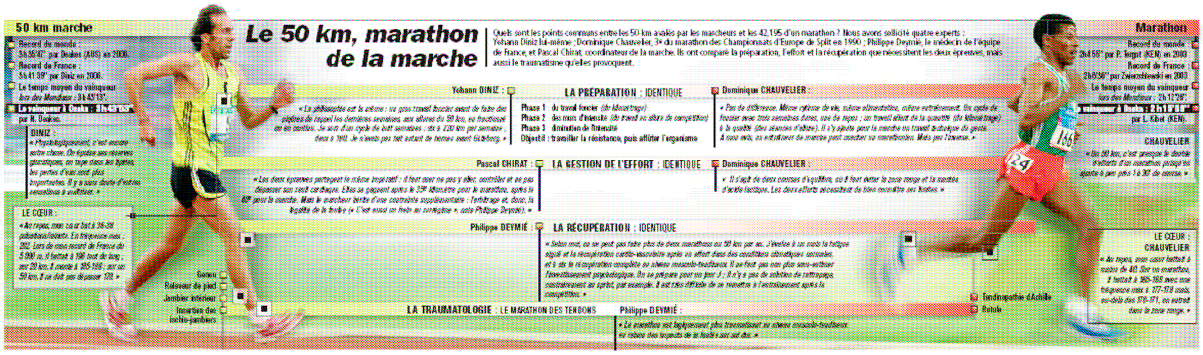
Le pompon revient à Helsinki 2005. Diniz ne digère pas d'avoir été écarté un an plus tôt pour les JO par le DTN, Robert Poirier. Il valent de finir quatrième de la Coupe d'Europe. Il veut frapper fort aux Mondiaux. Raté. Paumé, disqualifié. La grosse claque. « *Je pense que Yohann n'a pas su quoi faire : aller devant ou attendre. Denis*, raconte Pascal Chirat, le coordinateur de la marche. *On était en pleine période charnière, quand l'élève dépasse le maître. Ce n'était évident pour aucun d'entre eux. Il y a le sportif et l'humain, le respect, l'amitié qui s'en mêlent. Aujourd'hui, on en t'passé à une autre ère.* »

Car, à Göteborg, l'an passé, Diniz a traversé une autre dimension, Messie qui surfe sur le déluge suédois pour offrir à la marche française son premier titre continental. La reconnaissance qu'il attendait, lui si rieuvex quelques semaines plus tôt. Marre des cartons, marre des juges, marre de ces entraves. Envie de tout jeter, de retrouver son nouveau-né, Antoine, sa compagne, Céline, et basta ! Et puis, tout a changé. Le sourier est devenu l'homme-sandwich de sa discipline, qu'il aime à vanter, d'un athlé friand de son enthousiasme et de son éclectisme cultuel, d'Adidas, qui en a fait le porte-parole. Frenchy de sa campagne. *Impossible le nothing* quand Tyson Gay ou Jeremy Wariner occupent la place US, de La Poste, son nouvel employeur, lui l'ex-smicard. « *Il attire tout de suite la sympathie*, justifie Raymond Reddiag, le directeur du courrier, son supérieur. *Dix mille facteurs à pied peuvent s'identifier à lui. Il porte des valeurs d'honnêteté, de sérieux, une manière d'être qui colle à ce que nous recherchons auprès des postiers.* »

Tout a changé. Sauf lui. Ses succès l'ont juste rasséréné sur sa passion. « *Pas mal d'athlètes se seraient laissés envahir ; lui, il sait ce qu'il veut*, souligne Céline, sa future femme. *À sept heures, qu'il pleuve ou qu'il neige, il y retourne. Je me demande parfois quel plaisir il peut y trouver ! C'est Yohann, entêté, épris de trucs un peu fous. Mais, une fois rentré, il n'est pas du genre à mettre les pieds sous la table. Il participe à toute la vie de la maison.* » Simplement.

Même sérieux pour s'enfiler deux cents bornes chaque semaine, allonger sa foulée et la rendre « jury-compatible », surmonter l'opération d'une hernie en décembre, dévaster la Coupe d'Europe sur 20 km (1 h 18'58", RF), avaler cette pression qu'il a maîtrisée comme de la petite bière, lui le diplômé en œnologie. « *Il ne lâche pas, c'est un tenace* », résume le paternel. Dis, Yohann, c'est comment Pékin ?

JEAN-DENIS COQUARD



La marche en questions

Discipline marginale sortie de l'anonymat par Diniz, la marche olympique soulève de nombreuses interrogations.

OSAKA –
de notre envoyé spécial

QUAND COURT-ON, QUAND MARCHE-T-ON ?

La question est au cœur de la spécificité de la discipline. Elle est la raison pour laquelle on a recours à des juges qui déterminent à l'œil et à vitesse réelle si le marcheur ne court pas. Il doit donc garder un contact permanent avec le sol et sa jambe d'appui doit être tendue du premier contact au sol jusqu'au passagé à la verticale du corps. C'est ainsi que l'on marche tous dans la rue mais, à cette vitesse, cela suppose de défiancherment si caractéristique des sportifs toujours à la limite de la course, surtout sur 20 km. Selon Denis Langlois, coach de Diniz et toujours athlète en activité, la limite en question se trouve sans doute aux environs de 15 km/h : « *Pour aller plus vite, il faut perdre le contact avec le sol.* » Sauf qu'une centaine de marcheurs ont déjà fait mieux que 1 h 20' sur 20 km (15 km/h), dont Diniz lorsqu'il a gagné la dernière Coupe d'Europe en 1 h 18'58". Le jugement du 50 km (record du monde en 3 h 35'47" par Deakes à la moyenne de 14 km/h) fait l'objet de beaucoup moins de polémiques.

LA DISCIPLINE EST-ELLE MENACÉE ?

Dans les années 80 et 90, les histoires de jugements scabreux se sont multipliées et ont atteint leur paroxysme aux Jeux de Sydney, en 2000, quand l'Australienne Saville a été disqualifiée (pour trois avertissements) alors qu'elle était en tête et déjà entrée dans le stade et quand le vainqueur mexicain du 20 km, Segura, a été éliminé après avoir franchi la ligne, le temps que son troisième avertissement soit enregistré et annoncé. Juan Antonio Samaranch, alors président du CIO en quête de disciplines à supprimer pour en faire entrer de nouvelles, évoqua la nécessité de sortir la marche du programme des JO. Seule discipline athlétique nécessitant un jugement humain, à l'image de la gymnastique ou du patinage, la marche est dans le viseur quand on envisage de toucher au premier sport olympique. Certains parlent alors de supprimer le 20 km pour le remplacer par un 100 km sur le thème : « *Il ne faut pas marcher des distances que l'on court.* »

Depuis, un gros travail de précision des règles et de formation des juges a été fait et les « affaires » ont quasiment disparu de la discipline. Mais les marcheurs sont toujours réfractaires à l'idée de chaussures munies de puces qui établiraient sans discussion possible qu'il y a toujours un contact avec le sol. « *Cela obligerait à une grosse évolution de la discipline*, explique Langlois, *qui supprimerait sa part aérienne en restant plus au sol. Il y aurait aussi un recul des performances.* » Ambigu. La crédibilité du sport pourrait passer par la Pascal Chirat, le coordonnateur français de la marche issu du demi-fond, se dit plutôt pour.

UNE CULTURE CONDAMNÉE À LA MARGINALITÉ ?

Yohann Diniz est l'héritier d'une petite culture française, souvent encore assez localisée géographiquement même si l'introduction de la marche au programme des inter-clubs, au début des années 80, l'a un peu sortie de sa marginalité au sein même de la famille athlétique. Pour le grand public, c'est plus compliqué. Il garde souvent en mémoire les images de Paris-Colmar, un raid qui s'apparente plus à de la randonnée qu'à de la marche olympique. Les premiers résultats internationaux sont venus avec Gérard Lelièvre, quatrième des « Europe » en 1982 et cinquième des Mondiaux 83 (sur 20 km), puis Thierry Toutain, médaillé de bronze aux « Europe » en 1990. « *Grâce à Yohann, on passe à la télé, on gagne le respect, on fait moins rigoler et des jeunes n'hésitent plus à pratiquer notre discipline* », analyse Langlois. Mais il ne faut pas rêver. En Italie, médaillée dans tous les Championnats depuis quinze ans sauf en 2000 et 2003, la presse sportive n'explique plus à ses lecteurs ce qu'est la marche et ne met plus en cause sa légitimité, mais un éventuel titre de Schwazer hier (il a fini 3e) n'aurait jamais fait le poids face à l'argent de Howe à la longueur. D'où la conclusion lucide de Langlois : « *On ne cherche pas à être plus rayonnant que le 100 m mais juste à rayonner un peu.* »

NICOLAS HERBELOT

LE FILM DE LA COURSE

Deakes passe aux rouges

Départ : 7 heures ; température : 25 °; humidité : 80 %.

KM 0. YU ET PEREZ EN ÉCLAIREURS. – Dès la sortie du stade, le Chinois Yu Chaohong et l'Espagnol Santiago Perez attaquent. Le groupe des favoris, où Yohann Diniz tient sonrang, laisse faire. Après 10 kilomètres, Yu passe en 45'54" ; Perez est à 42" ; le peloton Diniz fuite à 1'29", sur un rythme de 3 h 57'.

KM 15. DEAKES ENTRE EN ACTION. – À l'instigation du recordman du monde, Nathan Deakes, le groupe de poursuivants explose. Les deux fuyards sont vite repris et disparaissent. Désormais, le Russe Vladimir Kanaikine mène un trio complété par Deakes et l'étonnant Japonais Yuki Yamazaki visiblement en surchauffe. Ces trois-là passent à mi-course en 1 h 53'35". Diniz contrôle quinze à vingt secondes derrière.

KM 29. DINIZ CARTONNE. – Le Français ne patiente pas longtemps. Passé le 29e kilomètre, il fond sur la tête et met une accélération qui lui vaut un premier rouge. Seul Deakes l'a suivi et contre-attaque avant le km 32. Dans sa volonté de suivre, Diniz est freiné par un second rouge. Il doit laisser filer l'Australien.

KM 35. SCHWAZER EN TROMBE. – Parti très prudemment (2'46" de retard après 30 km), l'Italien Alex Schwazer revient fort. Diniz, deuxième, maintient l'écart sur le Russe Denis Nizhegodorov mais voit sa avance diminuer sur le Transalpin. Après 42 kilomètres, elle est descendue sous la minute. Gare !

45 KM. DINIZ GÈRE, DEAKES GAGNE. – Malgré la peur d'un troisième carton éliminatoire, Diniz limite le rapprochée de Schwazer. Il stabilise l'écart. Ça ne lui permettra pas de revoir Deakes. L'Australien l'emporte en 3 h 43'55". Diniz est deuxième en 3 h 44'22". Schwazer troisième en 3 h 44'38". Les deux autres Français entrent dans les seize : Riva, treizième en 4 h 0'44", et Boulanger, quatorzième en 4 h 1'30". – J.-D. C.

Arrivée : 11 heures ; température : 30 °; humidité : 56 %.